

SESSION 2014

---

**AGRÉGATION  
CONCOURS EXTERNE**

**Section : LANGUES VIVANTES ÉTRANGÈRES  
ANGLAIS**

**THÈME ET VERSION**

Durée : 6 heures

---

*L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.*

*Le thème et la version sont à rédiger sur des copies distinctes.*

*Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.*

*De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.*

*NB : La copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.*

## THEME

Depuis qu'il était envahi par les Historiens, je ne montais plus au Bar-tabac que le matin, après le tennis, pour acheter mes cigarettes. C'est pourtant, surplombant la pente abrupte et les courts étagés, une grande pièce plaisante, toute en larges baies sur la mer. De grands tableaux, énormément naïfs, la décorent. Ils sont peints avec cœur, ces tableaux, je le garantis. Sur l'un, une femme éperdue barre le passage à un grand gendarme en bicorne, tandis que Maurin des Maures, dramatiquement encadré dans une porte, s'enfuit avec son chien. Sur l'autre, le beau contrebandier gît, blessé à mort, dans un chemin sylvestre, le même chien près de lui en une attitude contristée, tandis que sur un monticule, en deuxième plan, la même femme se tient debout, fusil fumant au poing, avec l'air de se dire : « Mon Dieu, qu'ai-je fait ? » Il fume, ce fusil, je le vois encore, comme une véritable cheminée.

Les Historiens dont je parle, ils avaient tous fait la dernière guerre, ils possédaient tous une expérience infinie, ils en tenaient tous furieusement pour le Corridor, ils n'étaient plus mobilisables. Ils nous regardaient, nous les jeunes, d'un œil goguenard, comme pour nous dire « Vous verrez... Eh ! Eh ! Vous verrez ! » Ils avaient l'air, ces odieux, devant leur pastis, presque satisfaits.

Je prenais, pour descendre à la plage, les beaux escaliers en pierres pailletées. Parmi les jarres, renflées comme des hanches, des géraniums n'en finissaient plus de s'épanouir.

En traversant la terrasse de l'Hôtel de la Mer pour gagner le plongeoir, j'apercevais, sur sa chaise longue personnelle et perfectionnée, M. Marsillac, et son beau pyjama vert pâle. Un piqué de Primerol, lui aussi, mais pas un vagabond dans mon genre. Il était, lui, plutôt, de l'espèce immobile, végétale. Depuis le premier été où l'Hôtel de la Mer avait surgi d'entre les pins, il arrivait, ponctuel, aux premiers jours d'août, avec sa femme, une brune plus très jeune, mais qui vieillissait bien, gardant intacts, pour de longues années encore, sa taille élégante, son dos célèbre. Il lui parlait rarement, d'ailleurs. Ils s'étaient tout dit depuis longtemps. C'était un dandy, M. Marsillac, mais un dandy tout à fait viril. Il portait des sandales étonnantes, un bracelet-montre en or qu'il avait dessiné lui-même et des sombreros farouches qui allaient bien, d'ailleurs, à son profil busqué de pirate.

Pendant un mois, sur son transatlantique particulier, miracle d'équilibre, nickelé et chirurgical, il se balançait sans fin, les pieds plus hauts que le buste, au long des jours. Je le revois encore, les mains croisées derrière la nuque, une cigarette aux lèvres, un éternel Pernod posé à côté de lui sur une table de fer. Il ne me parlait pas de Dantzig, lui au moins, bien qu'il ne fût plus mobilisable. « Ah ! Ces pins, Monsieur ! Cette terrasse ! Cette mer ! Croyez-moi, s'écriait-il, en vidant d'un trait son verre de Pernod. Ici, je me sens revivre, je me désintoxique en quelque sorte... »

Robert Merle. *Dernier été à Primerol*. Paris : Éditions de Fallois, 2013, pp. 44-46.

## VERSION

When Ann Lee returned again carrying two hats, Mrs Logan admitted that there had indeed been something to wait for. These were the hats one dreamed about – no, even in a dream one had never directly beheld them; they glimmered rather on the margin of one's dreams. With trembling hands she reached out in Ann Lee's direction to receive them. Ann Lee smiled deprecatingly upon her and them, then went away to fetch some more.

Lulu Logan snatched off the hat she was wearing and let it slide unnoticed from the brocaded seat of the chair where she had flung it and bowl away across the floor. Letty snatched off hers too, out of sympathy, and, each one occupying a mirror, they tried on every single hat Ann Lee brought them; passing each one reverently and regretfully across to one another, as though they had been crowns. It was very solemn. Ann Lee stood against the curtain of the archway, looking at them gently and pitifully with her long pale eyes. Her hands hung down by her sides; she was not the sort of person who needs to finger the folds of a curtain, touch the back of a chair, or play with a necklace. If Mrs Logan and her friend Miss Ames had had either eyes, minds, or taste for the comparison, they might have said that she seemed to grow from the floor like a lily. Their faces flushed; soon they were flaming in the insidious warmth of the shop. 'Oh, *damn* my face!' groaned Miss Ames into the mirror, pressing her hands to her cheeks, looking out at herself crimsonly from beneath the trembling shadow of an osprey.

How could Lulu ever have imagined herself in a gold turban? In a gold turban, when there were hats like these? But she had never known that there were hats like these, though she had tried on hats in practically every shop in London that she considered fit to call a shop. Life was still to prove itself a thing of revelations, even for Mrs Dick Logan. In a trembling voice she said that she would certainly have *this* one, and she thought she simply must have *this*, and 'Give me back the blue one, darling!' she called across to Letty.

Then a sword of cold air stabbed into the shop, and Lulu and Letty jumped, exclaimed and shivered. The outer door was open and a man was standing on the threshold, blatant in the light against the foggy dusk behind him. Above the suave folds of his dazzling scarf his face was stung to scarlet by the cold; he stood there timid and aggressive; abject in his impulse to retreat, blustering in his determination to resist it. The two ladies stood at gaze in the classic pose of indignation of discovered nymphs. Then they both turned to Ann Lee, with a sense that something had been outraged that went deeper than chastity. The man was not a husband; he belonged to neither of them.

Elizabeth Bowen. "Ann Lee's" [1926], in *Collected Stories*. London: Vintage Classics, 1980, pp. 105-6.